Titre : **LE CRACK** **N° 9** **Noël 1942**	Référence : **ANCESTRAMIL** **MISCELLANEES** **1939-1945**
Auteur : **Pierre LARDIN** **Gaston FOUILLOUD-BUYAT**	Origine : **Don de Marie-France PERENNEZ**
Référence : **REVUE MENSUELLE DU STALAG 369 KOBIERZYN** **NOEL 1942** **1ère ANNEE**	Transcripteur : **Marie-France ROBELIN** Date : **Novembre 2008**

Ancestramil

Marie France ROBELIN
Mars 2009

LE CRACK
REVUE MENSUELLE DU STALAG 369
NOEL 1942
1ère ANNEE – N° 9

NOEL RENOUVEAU D'ESPERANCE
PAR CHARLES SANTUCCI

Après le solstice de juin, le soleil qui pourtant redescend sa courbe n'a pas encore donné sa pleine mesure ; nous attendons encore les éblouissements de juillet et les triomphes dorés du mois d'août. Au solstice d'hiver, la situation est renversée ; il nous reste à subir toute une saison de froid et d'âpres ténèbres, et déjà le soleil se remet en route vers nous. Au seuil de la saison la plus dure, il nous annonce son prochain retour, nous armant d'espoir pour notre pénible traversée. Solstice d'hiver, promesse d'une renaissance, annonce d'un monde nouveau ; solstice d'hiver fête de l'éternel espoir.

Recommencement du cycle solaire, de tout temps salué par les peuples avec allégresse. La nature va s'endormir pour de longs mois, la mort semble établir son empire sur toutes choses, et ce qui domine pourtant dans le cœur des hommes, ce n'est pas le découragement blême ni même l'appréhension, c'est une sereine résignation nimbée de folle espérance, nourrie d'une certitude profonde. **PERSEPHONE** suit son ravisseur aux enfers, mais sa mère, séchant ses pleurs, boit le breuvage magique ; et elle rit, consolée, au milieu des danses qu'éclairent les torches sacrées. Solstice d'hiver sur les pentes neigeuses de leurs collines, des géants blonds et rudes font rouler des roues ruisselantes de flammes ; l'hydromel coule à flots, solstice d'hiver, dans l'écurie d'une auberge de campagne, la femme d'un charpentier accouche au milieu du bétail ; et les bergers épars dans la montagne voient passer en chantant de surnaturelles cohortes, et des rois se mettent fiévreusement en route, et la terre et les cieux tressaillent d'allégresse. Solstice d'hiver, chaque année depuis deux mille ans, Noël allume dans les foyers et dans les cœurs la flamme de l'espérance et de la joie. Fête d'autant plus chère à nos cœurs de prisonniers qu'elle est la fête familiale par excellence. Noël, jour de l'intimité, jour où l'on se serre autour du réveillon traditionnel, où l'on s'assemble autour de l'arbre. Noël, bonheur des petits et des grands.

Hasard ? ou instinct mystérieux ? L'habitude a fait de cette fête la fête des enfants. C'est eux surtout qui, ce jour-là, sont le centre de toutes les attentions. Pour eux que se dressent ces arbres incendiés de verroteries multicolores, et dont les branches se chargent de toutes les merveilles que peut imaginer l'âme enfantine. Ce qui m'a toujours frappé en voyant monter un arbre de Noël, c'est le mauvais goût criant dont font preuve les grandes personnes, même les plus raffinées. Elles choisissent, pour l'orner, tout ce qu'il y a de plus rutilant, de plus étincelant, de plus agressif : les étoiles d'argent, les globes d'un rouge vif ou d'un bleu exagérément céleste, les avalanches de guirlandes pailletées, la profusion d'ampoules électriques ou de chandelles de couleurs qui illuminent les branches, autant de manifestations outrancières d'une esthétique naïve et informe de primitif. Ce n'est pas là de la part des adultes, complaisance pure : à ce moment là, plus qu'ils ne voudraient l'avouer, ils participent vraiment de l'âme enfantine et de ses façons de l'émouvoir. Voilà pourquoi, sans doute, un arbre de Noël, cette horreur selon l'esthétique normale, devient, par la grâce d'une telle transformation intérieure, une chose authentiquement et supérieurement belle. C'est qu'en ce jour béni où **l'enfant est ROI**, les grands eux-mêmes, sans toujours bien s'en rendre compte, sont redevenus des enfants.

Marie France ROBELIN
Mars 2009

En cet hiver polonais de 1942, des milliers de kilomètres neige nous séparent des nôtres. Une fois de plus, dans l'enceinte des barbelés se déroulera un Noël de solitude et d'absence. Il ne tient qu'à nous d'en faire tout de même un jour d'espérance. Nous serons réunis, le soir, autour de quelques cuistances où triomphera surtout l'ingéniosité des maîtres-queux improvisés. Agapes voilées de mélancolie, ersatz de réveillons que n'éclairera aucun visage de femme, aucun rire enfantin. Mais si nous le voulons, notre Noël restera pour nous une fête de l'enfance ; car, tous ici, nous avons un enfant à fêter. Cet enfant sort au fond de nous, prisonnier de souvenirs morts, ensevelis sous la poussière des années. Il attend l'appel qui le tirera de sa léthargie. Allons le chercher dans son coin d'ombre, et faisons-le s'asseoir un instant près de nous. Demandons-lui la raison de son sourire, des clairs rayons qui jouent en ses regards : demandons-lui enfin la raison de sa joie. Que Noël soit pour nous l'occasion salutaire d'un tête-à-tête avec notre enfance.
Il ne s'agit pas de ruminer amèrement un passé lumineux. Il s'agit de puiser au contact de notre enfance des forces nouvelles, de nouvelles raisons d'espérer. L'enfant est spontanéité, acceptation joyeuse, élan irrésistible. Il est enthousiasme, espoir ; plus qu'espoir : certitude. De là son dynamisme, il est aussi simplicité ; son ingénuité même le rend invulnérable. Pour redevenir comme lui, sachons-nous débarrasser de toutes les fausses craintes, de toutes les rancœurs mesquines qui nous interdisent l'accès de la source de jouvence. Il nous faudra beaucoup de bonne volonté pour cela, mais à ce prix est la paix intérieure. A ce prix seulement nous retrouverons cette simplicité d'âme qui nous ouvrira les portes de l'éternel jardin. Retour aux valeurs d'enfance, pour retrouver la joie lumineuse qui se rit de tout et ne connait pas d'obstacles. Retour aux valeurs d'enfance, pour pouvoir de nouveau regarder le monde avec des yeux neufs. Revenons à l'enfance, à ses élans, à sa rudesse, à son explosive candeur, et nous serons plus hommes que nous ne l'avons jamais été.
Noël, c'est un dieu enfant que reçut la terre, en cette nuit de **Bethléem**, un symbole et une leçon. Nous avons tous chrétiens ou païens, notre Noël à accomplir. Nous avons à descendre en nous-mêmes, pour puiser de nouvelles forces de vie au contact de notre enfance. « sicut parvuli… » et la paix sera en nous. Et la joie rayonnera de nous, comme une invisible gloire.
Et à notre retour chez nous, les êtres qui nous sont chers auront la plus belle des surprises : ce n'est pas eux qui nous consolerons, c'est nous, qui leur apporterons la paix et la lumière. Nous les anciens captifs, nous les libérerons des chaînes de la souffrance et nous leur réapprendrons le langage du bonheur.

Charles SANTUCCI

Noël historique à Pérouges

« Dans le cadre des trois Mousquetaires »

« …….et les cloches sonnant toujours continuaient dans les airs leur lamentation pacifique. »
Pérouges fête Noel et le vieux bourdon, brandi à toute volée, semble convier l'Univers à la Nativité triomphante.
La neige gelée crisse sous les pneus du roadster dont le moteur peine pour grimper le raidillon. Le vieux pont-levis, avec ses chaines rouillées qui pendent tristement comme deux moignons d'infirme, gémit sous le poids des essieux, et la lueur des phares, caressant les murailles, hésite à se glisser sous la herse paralysée par la majesté et la grandeur de ces ruines.

Amicalement

Cahotée sur les pavés mal joints, la voiture s'engage à faible allure dans les ruelles étroites d'où s'exhale une odeur de vieux bois, de suif et de moisissure. **Pérouges** reçoit ses invités.
Bâtie aux confins du **Lyonnais**, de la **Bresse** et du **Dauphiné**, dans une contrée bâtarde où viennent se heurter trois « Marches » différentes, la **ville fortifiée de Pérouges** fut de tout temps la sentinelle avancée du riche pays bressan. Ses remparts épais, **dominant la vallée du Rhône,** abritent de leur ombre massive, les grasses prairies qui s'allongent inégalement au nord, boursouflées de collines basses et de taillis épais.
Classée, il y a quelques années, monument historique, la cité moyenâgeuse a su conserver, à travers les générations, un aspect imposant de noblesse appauvrie. De remarquables demeures pieusement entretenues, laissent suinter à travers les lézardes, un reste de leur faste d'antan d'autres, restaurées avec plus ou moins de bonheur, tranchent crûment sur leurs voisines, les écrasant de leur patine factice. Plus loin, des ruines abandonnées n'offrent à la curiosité du visiteur que des vestiges branlants, portes « chironnées » ou façades en colombages, épargnées par les destructions. Ici et là, le trèfle des ogives semble encadrer encore le fin visage des châtelaines médiévales, adressant un dernier adieu à leur beau cavalier. Atmosphère de passé glorieux qui flotte confusément sur les pierres agonisantes.
Après un long virage la voiture vient s'arrêter devant l'hostellerie. Obséquieux, l'échine basse, l'aubergiste se précipite pour ouvrir les portières, rééditant le geste séculaire de ses prédécesseurs. La nuit, hachée par la faible lueur des lanternes en fer forgé, nous enveloppe soudain d'un décor de théâtre. C'est ici que furent tournés, il y a une quinzaine d'années, les extérieurs du film « Les Trois Mousquetaires », et l'on est tout étonné en poussant la porte de l'auberge de ne point apercevoir la mine hypocrite de **PLANCHET** ou la silhouette énorme d'un encombrant **PORTHOS**. Le rêve commence.
Là-haut sur la grande tour qui domine la ville, la cloche sonne maintenant la messe de minuit. Engoncé dans une cape et un haut-de-chausse, un maître de cérémonies organise d'un air important le cortège officiel. En tête viennent les porteurs de torches, précédant les hérauts et les sonneurs de trompe ; puis, par couples, les choristes bressans dans leurs costumes pittoresques. A quelques pas, encadrant la foule des invités, les hommes d'armes, mousquetaires, hallebardiers, arquebusiers font sonner sur le pavé leurs grosses bottes ferrées.
A la lueur des torches, les maisons mutilées prennent des formes indécises, et projettent sur les ruelles des ombres mouvantes et fantastiques qui ajoutent encore au charme unique de cette nuit. L'église apparaît soudain, majestueuse, soudée dans les remparts dont elle est le plus solide ouvrage. Les murs de deux mètres d'épaisseur sont percés de meurtrières, et l'on imagine le chapelain, troquant sa soutane contre une cotte de mailles et prêtant main forte à la garnison pour bouter hors de l'enceinte les assaillants dauphinois. Car une vieille querelle divisait alors **Allobroges** et **Bressans**, querelle qui ne prit fin que longtemps après le rattachement du Dauphiné à la couronne royale.
La messe commence, et les grands chandeliers de cuivre dont les lueurs clignotent dans la nef, dessinent sur les murs les silhouettes gigantesques des officiants. Le tabernacle à colonne disparait sous les fleurs qui débordent de vases d'étain finement ouvragés ; derrière l'autel, un tableau du seizième siècle estompe dans la demi-clarté, un Jugement Dernier avec un Dieu tout éclatant de majesté, assis sur un trône d'or et entouré d'une foule disparate de Bienheureux auréolés et de guerriers farouches. Des chanteurs de l'Opéra sont venus bénévolement prêter leur concours, et les voix qui s'élèvent sous les voûtes immenses, alourdies par les vapeurs d'encens qui prennent à la gorge, transportent les assistants dans un monde nouveau, où tout s'anéantit pour une vie irréelle.
« Ite missa est », le cortège se reforme. Au dehors la neige s'est mise à tomber et les hurlements du vent qui souffle dans les maisons abandonnées est comme le prolongement sauvage d'insaisissables pensées. L'hostellerie nous accueille avec ses vieux étains, ses assiettes enluminées et ses servantes en bonnet. Dans l'immense cheminée où pétille un feu

de sarments, les broches tournent lentement, toutes ruisselantes de graisse, entrainant dans leur ronde un chapelet odorant de gibiers et de dindonnes farcies. Le réveillon commence à la mode d'autrefois : pâtés de gibier en croûte, râbles de lièvre au cognac, buissons d'écrevisses, foies gras en terrines, gigues de chevreuil, crêpes flambées, etc…. le tout arrosé de vins généreux qui, pour n'être point de l'époque, n'en ont pas moins de mérite. A mi-voix, dans une petite salle attenante, les chœurs bressans chantent les vieux Noëls de là-bas.
Trois heures. Des musiciens en spencers blancs ont remplacé les ménestrels et les invités, grisés de rythme et de spiritueux, se laissent emporter par une rumba. On dirait qu'ils ont hâte de secouer cette douce torpeur d'un soir et de chasser les paisibles souvenirs qui les environnent. Vingtième siècle ! Vitesse, jazz, cinéma. Le rêve est terminé ;

Gaston

FOUILLOUD-BUYAT

CONTE POUR JEAN-PIERRE

- Mon parrain, racontez-moi un beau conte de Noël…
- Les prisonniers, Jean-Pierre, n'ont pas le cœur à inventer des contes…
- Ah ?.. Dîtes-moi quand même une petite histoire de la crèche…
- Si tu veux… je vais te parler du bœuf et de l'âne…
- Oh non ! c'est trop connu ; on ne parle que d'eux, à Noël…
- Seigneur ! voici que les enfants aussi réclament de l'inédit… dans ce cas, je vais t'apprendre la belle histoire du petit chameau de l'enfant Jésus.
- Mais il n'en avait pas, de chameau, on n'en parle jamais ?
- Jean-Pierre, sois raisonnable ; c'est une histoire que tu connais, ou que tu ne connais pas que tu veux ?
- Qu'est-ce qu'il a fait ce petit chameau ?

Il y avait deux chameaux d'un âge mûr, hauts et ventrus, recouverts d'un beau pelage, lisse et long comme une fourrure. Ils prenaient de grands airs : c'était des chameaux « bien », tu sais. Ils avaient pas façons dédaigneuses de se gratter le bout de l'oreille avec la pointe du sabot. Ils minaudaient, en soufflant par les naseaux à petits coups précieux. C'était les chameaux des **ROIS MAGES.** Dans l'écurie de marbre blanc, mollement accroupis sur l'épaisse paille, ils caquetaient gravement, comme de vieilles dames dans un salon. Et il y avait un troisième chameau, un petit jeune, nommé **MIZAR** ; et **MIZAR** écoutait ses compagnons, sage, silencieux, modeste, comme un bon petit garçon.
Ils s'entretenaient de la grande mystérieuse nouvelle…

Premier chameau (air épanoui) : je viens de vérifier les harnachements. Tapis de perse, cuirs du Maroc, tout est neuf, tout est étincelant, d'un luxe rare et élégant dont je ne vis pas l'égal aux écuries de la **REINE DE SABA.**
Jamais je n'aurai été plus beau. Quel effet je vais produire..

Deuxième chameau (air cupide) : j'ai inventorié le chargement. Urnes de parfums, cassettes de pierreries, barres d'or massif, délicats ivoires ouvragés. Jamais je ne portai tant de richesse, jamais nos maîtres n'offrirent présents plus magnifiques aux rois leurs alliés, pas même à **L'EMPEREUR D'ETHIOPIE** l'an passé.

Amestramil

MIZAR (tout bas, l'œil extasié) : quel est donc ce puissant **ROI** des **ROIS**, auquel nos maîtres vont offrir l'hommage et le tribut ?

(**Au vingtième jour de marche**, en plein désert, la caravane s'allonge sur la piste, lente, harassée, mortellement triste).

Le chameau de tête (furieux, à l'étoile qui les précède) : as-tu fini de nous narguer, sale petite loupiote fumeuse ? Jusqu'ou nous veux-tu mener ? À une mort honteuse dans un bled ignoré ? Voici que je suis épuisé, amaigri, enlaidi, poussiéreux… et je m'attendais à une marche triomphale !

Le chameau du milieu (haineux) : ce n'est pas une affaire sérieuse. La marche à l'étoile n'a jamais nourri ni enrichi son homme.

MIZAR (tout bas, l'œil énamouré) : quels est donc ce **ROI** si secret qu'il se fasse tant chercher et désirer.

(**Une nuit, l'étoile les quitta soudain et les laissa dans le noir**).

Premier chameau : et voilà ! Je m'y attendais. Une simple mystification ! Dupé !

Deuxième chameau : quelle misère ! Tout ce temps et cet argent perdus ! Ah ! On m'y reprendra à quitter mon chez moi tranquille et abondant ! Finis, les rêves fous : il s'agit de redescendre sur terre ! Et de rentrer à la maison ! Et au trot.

(**Mais alors MIZA parla haut et net**).
MIZAR : O mon beau **ROI** mystérieux, mon cœur est déjà si épris de votre recherche, qu'il vous saura bien trouver au plus profond de la nuit, fussiez-vous caché dans les entrailles de la terre !

MIZAR prit aussitôt le commandement de la troupe, la dirigea à tâtons sur **Jérusalem** aux vagues feux lointains, remua toute la ville, interrogeant prêtres et magistrats et jusqu'au **roi HERODE**, fouillant archives et bibliothèques, se démena si intelligemment et vigoureusement qu'il finit par obtenir tous les renseignements dont il avait besoin, et par mettre la caravane sur la route de **Bethléem**, où l'**ENFANT-ROI** devait naître, ainsi qu'il était écrit.
Alors l'étoile réapparut.

MIZAR : hurrah ! Courage ! Voici l'étoile ; levez la tête.
Premier chameau : a quoi bon ? Je n'y crois plus.
Deuxième chameau : l'étoile ? Je ne vois rien.

(**Et l'étoile s'arrêta au-dessus d'une pauvre grotte**).
MIZAR (très ému) : ce doit être là.
Deuxième chameau (long rire méprisant) : çà ? Le palais du **GRAND ROI** ? C'est complet ! Je n'entre même pas ; ce n'est pas un lieu pour nous.
Premier chameau (passant précautionneusement sa tête par l'ouverture) : je vois une pauvre jeune femme, un pauvre ouvrier et un bébé dans une crèche misérable. (Se retirant) : rien d'intéressant, ce ne sont pas des gens pour nous.

Anastasia

Et les deux chameaux, aigris et irrités, **firent demi-tour.** Mais ils se perdirent dans le désert et y moururent de faim et de soif.
MIZAR, lui, ne fit qu'un bond jusqu'à la crèche, devant laquelle il se prosterna. **JESUS** lui demanda : - Tu as donc cru en moi, toi ? Et **MIZAR** très humble de répondre : - le chameau est fait pour s'agenouiller devant son maître.
Comme il cherchait quelque belle parole à exprimer, il sentit un rire frais d'enfant et une main caressante courir sur son visage ; alors, enivré d'amour et de joie, **MIZAR** s'endormit aux pieds de l'**ENFANT-DIEU.**
Tard dans la nuit, il fut réveillé, comme par.. Par quoi… Mais oui, par des sanglots. La **VIERGE MARIE** pleurait à côté de lui… que se passe-t-il ?

MARIE : **MIZAR, HERODE** cherche l'enfant pour le tuer, je ne sais comment fuir.

MIZAR (joyeusement empressé) : je ne suis qu'une bête de somme, faite pour porter et courir. Je vous conduirai facilement jusqu'en **Egypte**.

MARIE : mais comment cacher l'enfant ? Nous serons reconnus.

MIZAR (après un instant de réflexion) : le seigneur m'a pourvu de deux bosses, une seule me suffira bien ; cachez l'enfant dans l'autre.
……..et c'est ainsi qu'un jeune chameau sauva l'**ENFANT JESUS** des mains cruelles qui le poursuivaient.

Mais quand au terme de la course, la **VIERGE** retira le précieux dépôt de sa cachette, la bosse disparut par miracle. Et voilà comment **MIZAR** devint l'ancêtre des beaux méharis, élancés, élégants, rapides, fidèles compagnons du soldat et du nomade dans le désert.

- et bien, Jean-Pierre, que dis-tu de mon histoire ?
- Elle est jolie, me répondit-il gentiment.

Il prit un air rêveur, fit une moue, et ajouta :
- les deux bosses, c'est quand même mieux pour s'asseoir au milieu.

J MOINGT

Jésus dans sa Crèche

Ses beaux cheveux tombaient en mouvante torsade
Et faisaient sur sa nuque une ombre creuse et blonde.
Les rois de l'Orient, venus en ambassade,
Le regardaient dormir comme le roi du monde.

A sa tempe battait d'un sang si généreux
Que sa tête sonnait comme un jeune tambour.
Et son cœur se gonflait d'un sang si chaleureux
Que tout son corps tremblait de ce nouvel amour.

Un pli du bras portait l'impérissable tête.
Et c'est ce pli du bras qu'on nomme la saignée.
Il admirait tout bas quelque invisible fête.

Ancestramil

Il était comme une aube éclatante et baignée.

Et ce sang qui devait sous la lance romaine
Couler comme la source aux sables du désert
N'était dans ce berceau soigneusement couvert
Qu'un peu de vigilance et de tendresse humaine.

Et ce sang qui devait sur le dernier haut lieu
Pleuvoir comme la manne aux déserts de l'exode
N'était dans cette heureuse et molle période
Que l'entrelacement d'un réseau rose et bleu.

Et ce poil qui devait balayer le chemin
N'était pas même encor un peu de poil follet.
Cette barbe souillée au tribunal romain
N'était pas même une ombre et pas même un duvet.

Sous le regard de l'âne et le regard du bœuf
Cet enfant reposait dans la pure lumière.
Et dans le jour doré de la vieille chaumière
S'éclairait son regard incroyablement neuf.

L'enfant levait les yeux vers les deux grosses têtes,
Promenant son regard sur ces deux monuments.
Ces voisins lui donnaient d'inconcevables fêtes,
Balançant du château comme deux bâtiments

Et ces deux estafiers et ces deux gros gendarmes
Autour du bel enfant montaient leur double garde.
Or, cet enfant venu pour notre sauvegarde,
Ou l'avons-nous laissé dans le fracas des armes.

Et les pauvres moutons eussent donné leur laine
Avant que nous n'eussions donné notre tunique.
Et ces deux gros pandours donnaient vraiment leur peine,
Et nous, qu'avons-nous mis aux pieds du fils unique ?

Charles PEGUY

(Eve)

A MON FILS

Décembre 1942

A mon fils,
Lorsque je suis parti **rejoindre le front de Lorraine**, par une journée ensoleillée de ce **mois d'août 1939** où le ciel calme et pur, semblait se désintéresser de nos angoisses comme de nos courages, tu étais un bambin, vif et rieur, qui jouait gentiment sous des tilleuls, sur une nappe de sable rouge. Et je me rappelle t'avoir longuement regardé dormir, au creux d'un lit douillet, dans l'abandon merveilleux des tout petits, avant de gagner le train qui allait m'emporter dans la nuit.

Ancestramil

Depuis lors, que de fois, m'isolant dans le **brouhaha des baraques ai-je pensé à toi** : que de fois ai-je resuivi avec toi les allées du jardin et du verger, que de fois avons-nous encore regardé ensemble les toiles reproduites où **RENOIR** a peint ses enfants : Mais de ces heures de repli, je n'ai jamais ramené d'amertume tout au contraire, c'est dans ces mille souvenirs évoqués que j'ai trouvé une partie de mon courage. Car l'homme n'est pas fait pour retomber en gémissant sur le foyer qu'il a fondé. Il est fait pour le manifester, l'animer, le défendre. La chaleur que nous y trouvons, le repos et la joie que nous y prenons ne doivent pas nous laisser oublier que nous sommes essentiellement le lieu où se composent la volonté des aïeux et le destin de nos fils. Notre premier devoir est de poursuivre l'histoire d'une famille, et avec elle, l'histoire de la patrie. Tout le reste est dessèchement, tout les reste est faiblesse.
Certes je n'oublie pas ce qui a été perdu entre nous. L'on me dira, peut-être, un jour, ces petits évènements qui retiennent si souvent l'attention des parents : premières classes, premiers succès, premiers échecs, je ne les aurai pas vécus. Le plaisir que je m'étais proposé, à la pensée que nous te mènerions, d'effort en effort, de surprise en surprise, sur les chemins où la connaissance s'élargit et vous anime, où le goût se forme et le jugement se fixe, enfin où chaque jour le cœur s'ouvre davantage, ce plaisir, ta mère seule l'aura goûté, unique joie de ce monde de soucis et de souffrance que je lui ai laissé. Mais au foyer où elle me supplée, en dépit de l'aide magnifique des siens, il aura manqué le troisième intercesseur. Et toi, mon fils, tu n'auras pas trouvé dans ton travail et dans tes jeux la réplique ou l'exemple d'un frère.
Comme tout cela compte peu devant le sacrifice total de ceux qui sont tombés au combat ! Mais, dans cette longue épreuve qu'un vainqueur nous impose dans ce maintien nécessaire des fidélités légitimes peut-être nous sera-t-il donné de voir revivre le visage traditionnel de la patrie, tant il est vrai qu'heurs et malheurs, si grands soient-ils, ne sont que les phases diverses et successives de ce long apprentissage de la vie grâce auquel l'être et la famille qui le définit, la Société et la Nation toute entière rétablissent et maintiennent l'équilibre des véritables civilisations. Et s'il m'était donné aujourd'hui d'ouvrir la porte de la maison, je voudrais avoir la force de répondre par un affectueux sourire aux larmes de ma femme, à l'enthousiasme de mon fils.
Car tu retrouverais alors ce père que, chaque soir, après avoir récité nos prières, tu réclames au ciel, tu retrouverais ce père que tu n'as fait qu'entrevoir jadis et que ta jeune imagination a pu transformer en personnage de légende.
Comme je voudrais, mon petit, ne pas décevoir l'image idéale, que dans la séparation, avec la complicité de ta maman, tu as composé au fond de ton jeune cœur. Dans la méditation des camps, aurai-je trouvé la maîtrise suffisante pour amortir le choc des sévères réalités, aurai-je encore la vivacité d'esprit pour renouer immédiatement avec la vie antérieure, aurai-je toujours la délicatesse et la patience réfléchie de m'insérer avec douceur, avec fermeté parmi ces êtres chéris pour qu'ils retrouvent à nouveau, à mes côtés l'équilibre et la franche gaité d'antan ? **En ces jours d'attente, je garde confiance**. Seigneur, veuillez assister ma bonne volonté et réaliser mon espérance d'entendre un jour de joyeux Noël saluer la patrie retrouvée.
Plus tard, mon fils, lorsque tu seras devenu cet adolescent courtois, ouvert et généreux que je souhaite, lorsque tu auras cet âge ardent où l'amour d'une vie excessive rejoint toujours le goût de la mort, tu souffriras à la mémoire de ces tristes années et de ma longue captivité. Puissions-nous alors avoir établi un ordre plus juste dans une France recréée, puissé-je avoir obtenu ton entière confiance pour me permettre de t'aider à réfléchir, à grandir et à vivre !
Mais quoiqu'il arrive, tout au long de ton existence, n'oublie jamais que dans les temps d'infinie pitié où des adversaires piétinaient, aux fins de leur combat, tous les sols de la patrie, il est resté des soldats pour maintenir, retrouver parfois les simples et antiques vertus des familles françaises.

Charles

BRUNET

Marie France ROBELIN
Mars 2009

369
Gepruft
D 20

CRACOVIE
VILLE HISTORIQUE

CRACOVIE ! Placée à l'avant-garde de la turbulente civilisation industrielle mais laissant déjà pressentir toute la fascination du prestigieux Orient. L'ancienne capitale des Jagellons voit de nos jours sa riche économie agricole et minière se diriger vers le Nord par la Vistule. Pour nous Français, cette terre ne peut pas nous paraître lointaine et étrangère car nous savons que de tous temps elle fut largement ouverte à l'influence intellectuelle de notre Patrie…
Je regardais l'autre soir cette ville endormie, et ma pensée se reportait à l'époque où quelques bandes de nos ancêtres croisés firent halte dans la ville, y apportant déjà le renom de la France avec l'écho de nos chansons d'amour. Alors les yeux languides des femmes slaves surent apaiser et calmer bien des sollicitudes nostalgiques. Ce passé lointain, seule notre imagination peut le recréer… et nos histoires continuent, différentes mais liant parfois leurs destinées : certains de nos rois, **Henri II** et **Henri III** en particulier, règnent en **Pologne** avant de le faire en France. **Marie LESZINSKA** épouse **Louis XV** la gracieuse et poétique présence d'une **Marie WALEWSKA** illumine les beaux jours du conquérant corse. L'épopée se termine, le malheur fond sur la **France**, il n'épargne pas la **Pologne** qui dans sa détresse tourne un regard implorant vers la **France** dont elle attend une marque de douloureuse sympathie. C'est **Paris** qui tout naturellement fait triompher les polkas et mazurkas du tendre et génial **CHOPIN** qu'un patriotisme farouche éloignait de sa chère **Pologne** ; plus près de nous, à **Paris** encore **PADEREWSKI** connut un succès légitime.
La terre de **Pologne** nous accueille à son tour, nous les exilés du moment…
Tels étaient les souvenirs qu'évoquait la vue des clochers lointains du château-forteresse et la vieille cité artistique et intellectuelle, qui sommeillait, m'apparaissait comme un symbole de grandeur stoïque dans le malheur.

Maurice MOUREU

Anecdotes

UNE NUIT DE NOEL

Le bruit des stalles qui claquaient, puis un brouhaha général secouèrent la torpeur de **Jacques**. « Déjà l'entracte ? » Il s'en assura d'un coup d'œil, et en même temps que la conscience, le sentiment de son infortune lui revint.
Aussi, c'était trop de malchance qu'il se trouvât à un Noël solitaire. Pour la première fois de sa vie, il manquerait ce soir, au réveillon familial. A cette heure, il eût du se trouver auprès des siens, dans son vieux village bourguignon, à regarder rôtir la dinde solennelle en attendant le départ pour la messe de minuit. Mais quand on est interne des hôpitaux de Paris, qui mieux est, l'assistant favori du célèbre **professeur LEPRINCE,** il y a des sacrifices à quoi l'ambition oblige. Par exemple, s'il prend fantaisie au « patron » de vous inviter pour Noël, vite on écrit à ses parents qu'ils n'aient pas à compter sur nous, et puis, que le patron tombe inopinément malade et vous décommande au dernier moment, à quoi occuper cette nuit désormais gâchée ?

« Bah ! s'était d'abord dit **Jacques** ; rien à faire que de me coucher de bonne heure ; après tout, je n'en mourrai pas ! » Mais le soir, dépêché son diner maussade, l'idée de rentrer dans sa chambre déserte lui avait fait horreur et il s'était mis à flâner le long des grands boulevards. Bientôt, ces vitrines étincelantes, ces cafés ornés de fleurs et de femmes, cette allure précise et pressée des passants qu'il coudoyait courant vers l'amitié et le plaisir, cette mousseuse gaîté éparse dans l'air de **Paris**. Tout cela avait soulevé en lui une vague de souffrance et d'ennui aussi insoutenable que la solitude de son gîte. Où fuir ce supplice, où tuer ces heures ? C'est alors qu'errant rue du faubourg Montmartre il avait aperçu rutiler la façade des Folies-Bergères. Les Folies-Bergère, pourquoi pas ? Il n'y avait qu'à entrer là-dedans, qu'à se laisser charmer ou abrutir, c'était tout un, par les sons, les parfums, les couleurs…

A peine installé, la chaleur de la salle aidant, **Jacques** avait sombré dans une espèce d'assoupissement morose que l'entracte venait d'interrompre. Vainement chercherait-il maintenant à réintégrer son médiocre nirvana ; alors, comme les lumières s'éteignaient et que l'orchestre préludait, il essaya de s'intéresser au spectacle.

Sur scène, dans un décor qui évoquait un **Orient** de fantaisie, un pacha et ses dignitaires avaient pris place. La musique redoubla et six colosses nègres habillés de blanc firent leur entrée. Ils portaient à bras tendus un vaste plateau sur lequel une jeune femme blonde était assise à la turque, la tête émergeant d'un amas de soie où les ors, les rouges et les bleus se mêlaient. L'orchestre se tut et la femme se dressa avec lenteur, déployant la somptueuse étoffe qu'ensuite elle laissa tomber d'un seul geste. Les seins libres sous une résille de perles, à peu près nue, mince, longue et belle, elle élevait hiératiquement deux bras parfaits. Un violon poussa sa plainte, bientôt soutenu par les cuivres qui grondaient en sourdine. Alors, les noirs s'agenouillèrent, elle sauta légèrement à terre, fit une grande révérence et se mit à chanter.

Dès qu'elle était apparue, **Jacques** avait éprouvé comme un choc interne, une manière d'avertissement obscur. Pourtant, ce fut seulement après quelques secondes qu'il connut que cette femme ressurgissait impérieusement de son passé. Quel passé ? Il ferma les yeux pour mieux entendre, baignant par l'esprit dans les ondes fraiches de cette voix ; il cherchait sans hâte, ou plutôt, entièrement passif, il laissait sa mémoire ramener une à une au jour de la conscience des images profondément enfouies. Tout à coup, il eut un éclair et se dit avec émerveillement : « **Odette MORAND** ! Est-il possible que cette femme soit la petite **Odette MORAND** ? »

Cela le reportait à huit ans en arrière, précisément à cette année où ses parents, au grand émoi du village, avaient loué le premier étage de leur maison à des parisiennes, et non point pour quelques semaines comme à l'ordinaire, mais pour un an. Les locataires des **BERTHOUD** étaient deux, la mère et la fille : une créature maigriotte et tassée, vieille à quarante ans, à qui le médecin avait ordonné la campagne, et si chétive d'aspect qu'on s'étonnait qu'elle eût conçu cette blonde de seize ans éclatante de grâce et de vigueur. **Jacques**, alors interne à **Dijon**, avait fait leur connaissance **en juillet**, après son premier bac. Quelles vacances il avait eues cette année-là ! oublie-t-on jamais le premier visage de jeune fille qui vous ait charmé, la première chevelure où l'on ait vérifié les métaphores des vieux poètes ; et ces battements de cœur insensés, ces vertiges de témérité puis ces torrents d'allégresse pour une main pressée longuement, pour le baiser qui effleure une tempe, pour quelque adorable et menu secret partagé ? Oui ç'avaient été de belles vacances, et cette période exaltée avait eu son prolongement à Noël, que la mère et la fille avaient encore passé au village, et, à la table des **BERTHOUD**, avec **Jacques**. Retour du lycée : car le moyen de laisser les deux parisiennes seule à seule un soir comme celui-là ? **Jacques**, après huit ans, retrouve intacte au fond de lui cette ancienne nuit campagnarde où il conduisait vers l'église, à travers un bourg enneigé, un peu loin derrière le groupe des parents, une jeune fille emmitouflée qui pesait délicieusement

à son bras et qui murmurait : « **Jacques**, nous regagnons **Paris** dans deux mois. Tu m'écriras, n'est-ce pas ? »
Et oui ! Il lui avait écrit, elle lui avait répondu, ç'avait duré ce que durent ces choses-là, à cet âge et quand tout vous sépare. Pourtant, quoique l'idylle se fût arrêtée là, il lui en était demeuré quelque chose, d'aussi impalpable, mais d'aussi tenace qu'in parfum.
Et cette **Odette** de son adolescence, ce serait cette jolie chanteuse qui s'incline en ce moment sous l'ovation des spectateurs, « Parbleu ? Et le programme il va me renseigner, pensa **Jacques**, à moins que je n'y lise qu'un quelconque pseudonyme anglais ? » Main non, et il en eût crié de joie, son instinct ne l'avait pas trompé, c'était bien elle et elle avait eu la simplicité de conserver son nom. **Jacques** se dressa à demi, dans l'espoir puéril d'attirer l'attention **d'Odette** ; mais le numéro finissait dans une apothéose de lumière et de mauvais goût. Vint-quatre girls empanachées entouraient la jeune femme d'un tourbillon dansant.
A peine le rideau baissé, **Jacques** se précipita au dehors et courut à la porte des artistes. Là, moyennant pourboire, un cerbère daigna lui dire que **mademoiselle MORAND** n'était pas encore descendue et qu'il pouvait demeurer à l'attendre. Enfin elle apparut en haut de l'escalier. Elle filait si vite que **Jacques** fut obligé de la toucher au coude quand elle fut à son niveau. « **Odette** ! – Monsieur ? » Elle s'était retournée sur lui et le dévisageait avec une hauteur un peu lasse, sans surprise, en femme habituée aux entreprises des mufles de tout poil. « Vous ne me reconnaissez pas, **Odette** ? **Jacques BERTHOUD** ? » Elle le dévisageait intensément, sous la lueur avare de l'unique ampoule du couloir ; « Oh ! **Jacques**, c'est toi ! » Dit-elle enfin.
Ils s'éloignèrent ensemble et marchèrent au hasard, luttant tous deux contre la violence de leurs souvenirs et trouvant à peine à se dire quelques mots. Finalement ils échouèrent dans un café, ils étaient encore incapables d'une conversation suivie et, bien mieux que leurs gauches retours sur le passé, (« Je fais médecine, mes parents vont bien », disait **Jacques**, et elle, elle expliquait que sa mère était morte, et comment elle était entrée au music-hall), ce que surprenaient leurs regards les éclairait l'un sur l'autre. Voilà, la vie avait coulé. **Jacques** n'était plus ce lycéen échevelé et naïf empêtré dans ses chimères, **Odette** avait muri et il y avait dans son visage quelque chose de décidé qu'on y eût vainement cherché autrefois, peut-être même un soupçon d'amertume. Mais l'essentiel, c'était qu'au fond de leurs prunelles ils reconnussent mutuellement cette petite flamme claire qui signifie, quelque âge qu'on ait atteint et par où que l'on ait passé, qu'on n'a pas abdiqué la foi ni la jeunesse, que le chant intérieur perdure, qu'on n'est ni un vieux ni un vaincu. Et ils étaient bouleversés de se revoir ainsi, tels qu'ils s'étaient quittés aux griffures près du temps.
A la table du restaurant où ils s'installèrent pour réveillonner, le sommelier remarqua leur trouble et glissa au maître d'hôtel : « Tu as repéré les deux amoureux ? » Mais le sommelier se trompait : non, on ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve, et le temps de s'aimer était passé pour elle et lui. Peut-être l'aube naissante verrait-elle cependant leurs têtes sur le même oreiller, par une complicité des sens que parfois la plus pure innocence éveille ? (et ce sera, pour quiconque n'a point hérité une attitude toute faite ou un particulier secours, un problème éternel que de savoir si ces séductions où la chair et l'âme se réconcilient enfin jusqu'à se fondre, ne sont point l'une des plus hautes réussites où puisse atteindre la condition humaine, et pour la beauté sa plus sûre justification). Mais pour le moment, il n'y avait ni désir, ni tendresse entre **Odette** et **Jacques** : seulement une grande communion fervente. Au sein des lumières et des artifices d'une extrême civilisation, ce que leurs âmes apercevaient ensemble, c'était la splendeur simple mais toujours pareille à elle-même d'un ancien Noël paysan, avec ses humbles fastes et ce silence surnaturel. Cette immensité blanche où se perd si vite la faible trace des hommes. Demain (qui sait peut-être dans une heure ?) ils seraient à nouveau ce jeune médecin ambitieux, cette jolie fille faite pour le luxe et prête à y sacrifier bien des choses. Dans cet instant, ils échappaient à la nocivité des villes, à d'aigres plaisir

rebattus, à leur bref passé d'adultes déjà souillés, pour rejoindre la pureté des commencements et par delà même « le vert paradis des amours enfantines », une joie puissante, élémentaire, universelle, un bonheur proprement cosmique.
Comme le sommelier décapuchonnait la seconde **bouteille de HEIDSIECK** brut, **Jacques** promenant sa main sous les yeux **d'Odette** qui ne le voyaient plus, noté dans une immense songerie :
- « A quoi pensais-tu mon petit ?
- Oh ! fit-elle d'une voix basse et profonde, issue vraiment des sources de l'être : je pensais que c'est beau, **NOEL**. »

Charles-Louis LETELLIER

REFLEXIONS SUR LE BONHEUR

Fin décembre, fin d'année, **époque heureuse des souhaits et des dons** ; a pleines brassées se distribue le bonheur où chacun s'efforce de prendre sa part, et le cœur y ajoute ce que les mains ne peuvent offrir.
C'est le moment où l'enfant, frémissant d'impatience, s'approche en tremblant de la cheminée. C'est le moment où, dans les palais officiels, des diplomates au sourire figé échangent du bout des lèvres des vœux solennels et glacés.
C'est le moment aussi où le prisonnier, l'âme repliée sur elle-même, évoque avec **mélancolie le foyer** lointain où sa place reste vide… et pourtant lui aussi n'échappe pas à l'emprise générale. Lui aussi se prend à former un souhait, immuable, toujours égal à lui-même ; lui aussi, se laisse envahir par l'idée du bonheur.
Tout est relatif ici bas, à commencer par le bonheur. Des civils en France (type affecté spécial revu et corrigé) n'ont-ils pas murmuré, assez haut pourtant pour que par-dessus les frontières, nous les avions entendus ; « ils n'ont pas, les veinards, d'impôts à payer, pas de cartes à obtenir, pas de soucis à avoir pour la nourriture du lendemain, pas de billet de chemin de fer à payer lorsqu'ils reviendront ». Et les **frères THARAUX** eux-mêmes n'ont-ils pas, à ce qui l'on dit, en évoquant **l'existence des camps parlé de vie de château**… Tant il est vrai qu'on juge du bonheur d'autrui à travers ce qui vous manque, et les vers de **VIRGILE** me reviennent en mémoire :
« O fortunatos nimium sua si bona norint agricola. »
Sans doute **VIRGILE**, le doux **VIRGILE**, n'a-t-il jamais sentir trembler dans sa main le mancheron d'une charrue.
Alors ? Peut-être à notre insu possédons-nous le bonheur, pas celui bien sûr, que dans leur hargne nous prêtent gracieusement quelques envieux en mal de restrictions ; non, le bonheur, sous une certaine forme, intime, secrète, en dehors et au-dessus des apparences.
Il ne faut pas craindre d'en parler en dépit du cafard, de l'absence des êtres chers, des inquiétudes de l'heure, en dépit des inconvénients de notre existence de tous les jours, du manque de variété du menu, du lit inconfortable…
Car c'est cela l'optimisme, le plus serein, le moins décevant, et l'optimisme est dans la vie une des formes les plus aimables de la vertu. Sans compter qu'il n'est pas loin d'être un devoir chaque jour plus nécessaire et chaque jour plus facile pour nous-mêmes et pour les autres. Un visage souriant, une âme confiante, c'est déjà une raison de croire.
Parler du bonheur ! De celui qu'on a connu là-bas avec tous ses élans, toute sa tendresse, toutes ses occasions perdues aussi, et dont on mesure si bien, à distance, tout le prix.

De celui surtout qu'on connaitra au retour et qu'on se plait à construire avec le bénéfice de sa propre souffrance, en lui donnant des assises à la fois plus solides et plus délicates. Comme elles sont réconfortantes ces anticipations, douces au cœur, ces perspectives sans ombre.
Si le bonheur se mérite, alors l'espérance nous est permise. Chaque jour notre trésor s'augmente qui contient des provisions patiemment amassées. Et ce trésor dont nous gardons jalousement la clé nous l'ouvrirons un jour qui sera sans doute le plus beau de notre vie. Jour béni, fait de toutes nos économies, et qu'il ne faut lâcher à aucun prix. Songeons à ceux qui attendent de nous plus qu'une présence aimée, une promesse.
Et puis un des secrets du bonheur ne consiste-t-il pas à voir plus malheureux que soi. Les exemples ne manquent pas, même auprès de ceux qui peuvent se réclamer d'une liberté officielle ; regardons tous ceux, amis ou ennemis, qui, à l'heure actuelle, connaissent après la souffrance, la mort. Ne gardons-nous pas, nous, le bien le plus précieux : la vie, cette chienne de vie, si souvent maudite, mais à qui dans l'élan de nos cœurs, nous prêtons à brève échéance tant de rêves … tant de promesses.

Gérard

LAFOSSE

SCENARIO POUR UNE NUIT DE NOEL

De nos jours (hélas) **– 24 décembre** - 11 heures du soir. A l'intérieur d'une des baraques d'un quelconque bloc, **dans un camp de prisonniers**, quelque part en Europe. Obscurité dense imprégnée d'odeurs puissantes (note réservée aux films odorants de l'avenir). Au dehors, le vent hurle, sinistre, et les flocons se pressent aux carreaux avec un petit bruit mou. Ils dorment tous sauf deux formes, deux masses d'un noir plus épais, près du poêle qui ronronne. De temps à autre, le rayon du projecteur de garde les gifle au passage et allume les gamelles alignées. Tassés sur des tabourets, ils chuchotent en fumant. On les sent lourds de souvenirs qu'ils s'efforcent de contenir.

- *Alors, tu vas pas te coucher ?*
- *Pas sommeil, et toi ?*
- *Je finis ma pipe et hop, dans les toiles.*

Court silence, un ronflement s'élève et retombe presque aussitôt, dans un gargouillis.

- *Et les bobards, en veilleuse aujourd'hui, hein ?*
- *La trêve des confiseurs, probablement ; ah, tout de même.. il parait que les sous-officiers vont être employés à des travaux de surveillance.*
- *Bah, les squares, les musées…*
- *Sans blague où ça ?*
- *Euh… à Paris, qu'on m'a dit.*
- *Ho, alors toi, tu crois encore au père Noël, pas possible.*
- *Le père Noël, ce soir, j'y croirais volontiers, oui.*

Etouffe un bâillement. Les souvenirs vont être les plus forts. Hésitant :

- *Et alors… comme ça, tu restes encore* ?

Brièvement

-

Ancestrami

- *Oui, j'ai le temps de geler sous la couverture.*

La bourrasque redouble en faisant vibrer la baraque

- *Mince de temps.*
- *C'est Noël, mon vieux.*
- *Oui, c'est Noël. Le quatrième de la série ; il y a cinq ans…*
- *Ah non, commence pas.*

Il se penche, ouvre la porte du poêle et enflamme un morceau de papier ; la brusque lueur révèle leurs visages. Une pipe grésille et la nuit se referme. Il répète, radouci :

- *Commence pas, parce que je sais ce que tu vas me dire. Les huîtres, pas vrai ? et des belons, en plus ? la dinde aux marrons, le foie gras, le champagne, etc.. ouais, connu tout ça. Le bon temps, la belle époque où il y avait trop de tout.*
- *Epoques dangereuses.*
- *Pourquoi ?*
- *Parce qu'elles annoncent souvent les grandes destructions.*
- *Il n'y avait pas que les galimafrées. T'oublie la messe de minuit.*

Gravement :

- *Non, j'oublie pas et la petite mise en scène des jouets dans la cheminée. Tiens, une fois, mes deux gosses…*
- *Non, vieux, non, surtout pas de mots d'enfants. T'aurais pas plutôt une bonne histoire de curé qu'on rigole un peu.*

Silence. Près d'eux, un homme se déplie péniblement, s'emmitoufle en hâte et sort. Le premier causeur reprend doucement comme pour lui-même :

- *Y a cinq ans, je leur avais acheté une petite crèche, une boite à musique qui jouait : « il est né, le divin enfant ». je l'ai reçue hier, dans le colis du maréchal sur l'inventaire, y avait : « ajouté » par la famille : le petit Jésus », avec la grosse écriture tremblée du petit.*
- *Ah, les gosses et on les dit ingrats.*
- *Mais non, mon vieux. C'est pas les gosses qui sont ingrats, c'est nous les parents, toujours distraits, toujours pressés ou bien vieux, aigris et ne goûtant pas tout ce que les enfants nous offrent.*

Le dormeur de tout à l'heure rentre en s'ébrouant et avec lui, un peu du froid sauvage qui sévit dehors, pénètre dans la pièce ; d'une voix ensommeillée, il s'adresse aux autres :

- *Qu'est-ce que vous F… là tous les deux ?*
- *Bien on cause.*
- *Le cafard, hein ? vous cultivez ça comme un géranium dans un pot. Vaut mieux dormir, allez.*

Et il va se recoucher.

- *Il a raison. On y va ?*

Amestramil

- *Oui, c'est pas la peine d'attendre le père Noël, il ne viendra pas ce soir.*

A ce moment, on entend tout près des aboiements furieux soulignés d'appels gutturaux.

- *Non, mais voilà le père fouettard. On n'aura pas tout perdu.*

Une détonation claque, puis une autre.

-
- *Oh, mais dis donc, y a des amateurs de réveillons en ville. On sort, pour voir ?*

Ils se couvrent et se jettent dans la bourrasque au moment où des fusées montent et retombent en frissonnant.

- *Y a du rab d'étoiles, cette nuit. Les mages ne risquent pas de se perdre. Qu'est-ce que tu regardes en l'air.*
- *Mon gars, on dit que Dieu a donné à l'homme un visage tourné vers le ciel. Je m'en sers.*
- *Et tu vois quoi ?*
- *Là-haut, l'étoile du berger, on croirait qu'elle clignote*
- *C'est-à-dire que les astronomes, eux, l'appellent VENUS ; peut-être bien qu'elle nous fait de l'œil.*

Sèchement :

- *Plaisante pas avec ça.*

Au-delà des barbelés, dans la campagne, des petites lumières cheminent ; les paysans vont au rendez-vous d'espérance. Nos deux personnages rejoignent leur baraque. Le dos rond sous la tempête, à travers le camp redevenu silencieux. A l'intérieur, le poêle est vide et le froid s'est établi. Sous les couvertures bosselées, on perçoit de vagues remuements. Minuit approche. Jésus de Bethléem va naitre, une fois encore, dans le cœur des hommes.

- *Dis donc… est-ce que je peux la voir, « sa » crèche.*

L'autre heureux avec élan :

- *Mais oui, tu penses !*

Il fouille à tâtons dans un coin et revient en tenant un objet qu'il place dans le rayon du projecteur ; c'est une humble crèche dont les santons ont été remplacés plusieurs fois, au hasard des boutiques. **JESUS**, aux chairs trop vivement colorées, est trois fois plus grand que le bœuf. **BALTHAZAR** es manchot, **MELCHIOR** a été décapité et l'âne a disparu. Dans la lumière blême, la **vierge MARIE**, vêtue d'un bleu, d'une pureté mystique, sourit avec une douceur qui, déjà, pardonne. Il remonte le mécanisme de la boite à musique avec d'infinies précautions.

- *Aujourd'hui, vois-tu, la prière et moi, on s'est cherchés. Les mains jointes, c'est encore ce qu'il y a de mieux pour retenir la foi quand elle s'échappe.*

Il a posé lentement la petite crèche sur la table poisseuse ; ils se dévêtissent avec des gestes retenus, en s'épiant mutuellement. Quelque chose reste à faire mais une timidité un peu lâche,

Ancestrami

la crainte de la blague imbécile les arrêtent ; le vent secoue les cloisons rageusement et soudain, sous une poussée plus violente, la porte s'ouvre avec fracas. Ils reculent, saisis. Du fond de la nuit, un carillon très assourdi leur parvient. Au même instant, on entend un léger déclic et la boite à musique égrène naïvement le cantique éternel. Les deux hommes cèdent à leurs genoux qui plient tandis que les sons grêles, trébuchants, meurent court comme un sanglot de pauvre.

ECHOS ET POTINS

Bloc 1 – REDACTION DU CRACK
C'est maître **LAFOSSE** qui a été chargé d'assurer la rédaction du Crack pour le bloc 1. Les camarades désireux de collaborer au journal sont priés de lui transmettre au plus tôt articles et dessins.

MESSIEURS…….LA COUR
Samedi 28 novembre la 27 Nord s'est vue pour une heure transformée en salle d'audience. A l'instar des fameux sketches radiophoniques de **Max REGNIER** le tribunal correctionnel y tient ses assises. Les quelques rares privilégiés qui sont parvenus ce soir là à forcer le huis clos forment un public houleux bien décidé à goûter une heure de franc rire.
Rien ne manque de ce qui fait le comique quotidien des audiences correctionnelles depuis la dignité effarouchée du Président (**LAVAULT**) jusqu'à la gouaille très nature du prévenu (**AUBRUN**) en passant par la mauvaise foi des témoins et les effets de manches de l'avocat. Celui-ci qui ne pouvait être que Mtre **LAFOSSE** se prit si bien au jeu qu'il se crut soudain revenu aux beaux jours du Palais de Beauvais et qu'il démarra dans une fougueuse et spirituelle plaidoirie, enlevant à l'unanimité l'acquittement de son client.
Maintenant, rançon du succès, toutes les baraques réclament leur petite audience, et pour contenter tout le monde, il serait question d'aller tenir audience à l'Université : **THEMIS chez CLIO.**

EN MISSION
Certain **soir de novembre,** les baraques ont reçu la visite inopinée d'un délégué très spécial, se disant agréé par la **Mission SCAPINI**. Avec la plus grande amabilité il prit bonne note de nos doléances, puis séduit sans doute par l'existence menée dans notre camp, il décida d'y établir ses pénates.
On peut désormais le consulter chaque jour à la baraque 23 Nord.

LES SANS-CULOTTES
Un visiteur mal averti serait stupéfait de rencontrer chaque mercredi le troupeau indécent de ces maniaques inoffensifs qui, portant leur pantalon sous le bras, se hâtent en caleçon ou en chemise vers le magasin d'habillement. Quelques-uns parviennent à leurs fins et gagnent à cette gymnastique de quoi habiller convenablement un chrétien. Les autres reviennent bredouilles, l'oreille basse, bien décidés à « remettre ça » le mercredi suivant. La captivité est une école de patience et puis mieux vaut tard que « morgen fruh ». **RADET**, le sympathique secrétaire de l'Ile de France est parmi les plus acharnés quémandeurs, et s'il y a un Dieu pour les gens obstinés, il doit nous sortir un de ces jours le plus bel uniforme du Bloc.

BLOC 2 – MESSE EN RE MAJEUR SWING
L'université baraque aux encastillages branlants sert malgré son peu de sécurité à mille fins différentes : chapelle catholique, temple protestant, salle d'armes, de réunions, foyer pour

Amestram

répétitions du jazz ou du théâtre, etc… Toutes ces activités si dissemblables à première vue, font ordinairement bon ménage et arrivent à se chevaucher sans heurts ni ruades. Toutefois il advient certains jours que deux manifestations par trop incompatibles aient lieu dans le même temps et c'est alors entre deux pôles opposés l'étincelle qui met le feu aux poudres.
Témoin l'incident qui eut lieu en **novembre dernier**. **Monseigneur RENRY,** Révérend père O.F.I. (Ex-**HAVAS** sauf erreur) célébrait avec le faste habituel l'office de 10 heures, lorsqu'à travers les minces parois de la chapelle fusèrent les premières mesures d'une valse-musette. On en était au Sanctus et je vous fiche mon billet que chanter cette sainte musique sur l'air de « La où y a des frites » n'a rien de particulièrement liturgique. Le Révérend était dans ses petits sabots, et foudroyant du regard les exécutants sacrilèges, il expédia la consécration en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire. Le chef de la chorale **REITA** voulant sauver la situation, bondit sur son pupitre et attaqua à pleins poumons un cantique vengeur. Mais que pouvaient les voix séraphiques des choristes contre les cuivres assourdissants des trompettes ? Au deuxième couplet tous chantaient en « swing » et l'enfant de chœur esquissait une gigue. Cependant de l'autre côté de la barricade, le directeur du « Trak » sardonique, riait benoitement dans son double menton.
L'affaire a été portée au Conseil d'Etat.

MISE A LA RETRAITE
Le sous-lieutenant EPPE ayant été admis à faire valoir ses droits à la retraite, a rejoint les vieux briscards de l'Oflag WIII F. Au moment de son départ tous les sous-officiers du bloc qui avaient pu l'apprécier au cours de nos quatre mois de vie commune vinrent l'assurer de leur sympathie ; mais la roue tourne et « Le Roi est mort, vive le ROI » et le petit **Dauphin Antoine 1er, duc de BREANT** est monté immédiatement sur le trône, prenant en main la direction de notre bataillon.
Monarque héréditaire, **BREANT** pourrait se faire plébisciter, il ferait l'unanimité sur son nom, car il a réuni ce tour de force de gagner l'amitié de chacun. Sa popularité est bien assise, et sa trogne enluminée, fendue par son éternel sourire, porte le reflet de son heureux caractère. Aimable, toujours prêt à « arranger » ses administrés, il ne manque pas de fermeté et c'est un pilote plein d'adresse qui conduira sans dommage notre barque surchargée, au milieu des écueils et des barbelés.

UN NOBLE GESTE
Un matin, quelque temps avant son départ, la personne replète du **lieutenant EPPE** s'insinuait dans l'étroite écurie du Crack. Lui, d'ordinaire si placide, nous parut étrangement agité. Il tenait du bout des doigts et avec tous les signes d'une vive répulsion, un objet qu'il nous mit brusquement sous le nez. C'était un échantillon d'une espèce inconnue, jusqu'alors dans le bloc : **une lettre anonyme.**
Le contenu (car il fallut bien lire) n'était qu'un amas de ragots venimeux fleurant bon l'arrière-boutique et la sentine. Trois paraphes onctueusement moulés révélaient d'une lumière éblouissante de rat de cave la personne de leur auteur : **PAMPHILE**.
Puisque cet écrivain généreux semble éprouver une particulière affection pour la lette P en initiale, nous pouvons lui fournir d'autres masques pour ses prochaines farces ; **PALADIN**, **PREUX**, par exemple, à moins que **PLEUTRE** ou **PALTOQUET** ne lui paraissent plus seyants. Et prenons la liberté de lui rappeler que la boite aux lettres est exclusivement réservée au courrier de France. Mais qu'à cela ne tienne, ses œuvres trouveront un place digne de leur qualité : il existe, derrière les baraques, un coquet appentis où stagnent toutes les immondices. De cette manière, nos lettres ne seraient plus polluées par un voisinage nauséabond et enfin, une telle prose, nourrie de fielleuses indiscrétions, ne risquerait plus de

tomber sous l'œil inquisiteur **d'ANASTASIE**. Cette curieuse personne dut faire des gorges chaudes de l'aide inattendue dont bénéficiait ainsi son service d'informations.

BLOC 3 – CHANGEMENT DE MINISTERE

Ils avaient cessé de plaire, ils avaient perdu la confiance, ils avaient combiné, tripoté, muté : auteurs de tous les maux dont souffrait le bloc, ils devaient partir ; et ils sont partis la tête haute (quelques mauvaises langues disent qu'ils ont été vidés).

Bref, le jeune sous-lieutenant de vingt-quatre ans qui commandait le bloc a été remplacé par un grave aspirant de vingt-neuf ans auquel on a mis comme tuteurs deux vieilles culottes de peau et comme « mignon » un jeune éphèbe de l'artillerie coloniale également aspirant.

Le satellite qui dirigeait le secrétariat, trop grand pour son âge, trop cavalier, s'est vu aussi préférer, c'est normal un vieux garçon bien conservé, qui, à l''ncontre de l'autre est artilleur dans la vie militaire et cavalier dans la vie civile.

Monsieur BREJON, notre banquier a sauté avec la caisse. La voix des foules, adroitement conseillée, lui a désigné comme successeur **M. TANNEUR,** un vieux dur à cuire célibataire autrefois barbu ; hélas, ce nouvel argentier n'a pas voulu reconnaître les dettes de son prédécesseur.

DEPLACEMENT

L'équipe de football est en visite : c'est-à-dire qu'elle se propulse en sabots vers un autre bloc ; le chef des loisirs vient d'en passer l'inspection ; elle peut donc jouer. Erreur ! Il ne lui manque que huit paires de souliers, onze culottes et le ballon. Avec cela elle doit gagner.

LE BAVEUX

Athènes possède le Parthénon, **Paris**, la Tour Eiffel, **New-York**, ses buildings. Le bloc 3 a **Allain d'ESTUTT d'ASSAY**, citoyen officiel. Au rassemblement, de sa démarche alourdie par le poids des ans, des femmes et de l'alcool, sa « gapette » enfoncée sur le nez, il piaffe en vomissant quelques annonces dernières heures, quelques résultats sportifs ou quelques chroniques. Le tout interrompu d'hésitations, de hoquets, de balbutiements : le comte ânonne. C'est un comte à dormir debout.

AUTOUR DU TRONE

Une ténébreuse affaire de couvercles hygiéniques fait passer des nuits blanches à notre grand argentier ; son compte en banque a été « gelé » pour payer ceux qui sont partis en fumée, et le sympathique **M. BREJON** se démène comme un beau diable pour obtenir un prix d'ami.

C'est à croire qu'on les achète au marché noir !

CRAQUEBILLE

SIMPLES PROPOS SANS PROPOS

CONTE DE NOEL

J'en connais un bien bon : Noël prochain à la maison… mais peut-être le connaissiez-vous déjà ?

Et puis le compte de Noëls, il est bien court : ça en fait trois. Mais peut-être dites-vous : trois de trop.

Ancestramil

Marie France ROBELIN
Mars 2009

Sollicité pour écrire un conte de Noël, cet homme de lettres se plaignait des contes qu'il devait fournir régulièrement à différents journaux « un vrai cauchemar ... »

- Pourquoi, lui demandai-je, ne prenez-vous pas un conte courant ?

Et puis, pourquoi après tout que je n'en écrirais pas un moi aussi, de conte de Noël ? (maintenant qu'on est imprimé, il faut être sérieux).

Le père noël a fait avertir sa clientèle qu'il ne la visiterait pas cette année. Par peur, disent les uns, de se voir coupé de ses bases de ravitaillement ; pour ne pas enfreindre le blocus, disent les autres. Et ceux-ci : parce-que la situation est trop confuse pour qu'il puisse s'y reconnaître. Et ceux-là : parce-que les cheminées deviennent des lieux dangereux a fréquenter, etc…etc…

Mais **M. SANTUCCI** me dit : c'est un bouthéon. Je le crus sur parole : c'est un spécialiste.

- J'ai vu le père noël la nuit dernière.
- Pas possible ? vous n'avez pas confondu avec le père HENRY ?
- Il ne disait rien. Et il avait un gros chien !
- Un gros chien ! ce n'était pas petit short ?
- Même que j'ai failli l'assommer.

Je décidai d'aller droit aux sources. Le petit caporal ne connaissait pas de père noël dans les casernements. L'homme de confiance avait entendu parler de l'arrivage d'une hotte mais il attendait l'évacuation du tabac pour la déplomber. Je frappai alors (non sans trembler) à la porte d'une certaine personnalité que je trouvai occupée à se passer délicatement le poil dans la fente d'une clé de boite à sardines pour se friser la moustache.

- On m'a dit que le père noël sort de chez vous avec une hotte en bois…
- C'est honteux (un tour de clé) de dire ça. Je ne donne du bois à personne, vous m'entendez ! (deux tours de clé).
- Et qu'il vous avait apporté de magnifiques couvercles de W.C ?
- Ce n'est pas vrai ! (un tour de clé) suis pas un fou (deux tours). Pourquoi qu'il m'en faudrait des couvercles de WC à moi (trois tours de clé).

Je pris prudemment la large et laissai tomber :

- Peut-être pour vous mettre en boîte…

La nuit suivante, allant voir s'il y était, je vis une ombre hagarde, hirsute, l'œil fixe, se précipiter sur moi… le père noël ?

- **JOCRISSE**… avez-vous une cigarette ?

….Je ne crois plus au père noël.

JOCRISSE

Antoinami

Marie France ROBELIN
Mars 2009

LA CHRONIQUE DU GRAND JULES

MESAVENTURES

- Qu'est-ce que ce pansement à la main **GRAND-JULES** ? une brûlure ?
- Mais non, c'est rapport aux camoufles qu'étaient éteintes hier soir dans la crèche.
- Je ne vois pas comment…
- On avait tapé une belote en mille. Avec mon pot on gagne ; alors on fait la revanche. On était à la bourre de 150 points quand tout à coup plus de jus. A ce moment **TATAVE** y me fait « n'empêche que si l'électricité s'était pas débinée, vous étiez secoués ». J'ai dit qu'y n'était qu'un branque. Alors ç'a a été au pétard, y m'pousse, j'vas pour y en laisser tomber une demi-livre sur le coin du piment. Mais dans l'noir j'me gourre et j'm'écrase la pogne contre la porte. Y perdra rien, sitôt ça guéri y aura un léger barouf dans le coinstot.
- Toujours les arguments décisifs ! Parlons d'autre chose et cette désinfection, ça s'est bien passé ?
- On peu en causer. Primo : un arpion d'écrasé par leur bagnole à frusque ; deusio : j'm'étais dit, j'vas en profiter pour me lessiver les douilles. Dès qui mettent le jus j'me passe un bon coup de baveux sur la touffe et j'ferme les hublots prudemment. J'étais encore en train de frotter que j'émarge un coup de targette au train. Y avait plus de baille, parait que c'était déjà mort. J'me calte tout dégueulasse. J'tombe sur un mec qui m'gaffe sous les brandillons et qui veut me faire filer les pinceaux dans un baquet de flotte. J'ai eu beau y expliquer que c'était la tête que j'voulais rincer, il a insisté pour que j'trempe les fumerons. Heureusement qui avait un bon gars qui passait des torchons. Manque de vase, y en restait plus pour mézigue. J'ai du m'essuyer le cigare avec ma libourne. Ca serait rien si j'avais pas paumé mon bénouze, j'suis rentré à la turne en calbard. Tu piges si j'avais les miches qui claquaient dans le « zeph ». et pour se réchauffer au feu de tourbe, faut courir vite.
- Pas de chance, mon pauvre **JULES**.
- Oui, vivement la classe ! D'autant plus que j'ai dégauchi une batouille planque pour palper l'oseille.
- On peut savoir ?
- J'me fais naturaliser polack et j'vends des couvercles **de gog's,** mais motus…

Roger RIGELL

LA GALERIE DES PORTRAITS

LE PERE LANIET

AUMONIER DU STALAG



Baraque 28, côté séminaire. Premier au-dessus de l'entresol. Sur un lit, deux jambes qui se dressent aux mollets élégamment moulés dans des molletières bleu roi, le torse perdu entre les planches, au milieu d'une multitude de bouquins, valises, papiers et caisses de tous calibres,

Ancestramil

monsieur **l'Abbé LANIET**, aumônier du camp, explore son grenier ; un grenier rempli de promesses où semblent s'être donné rendez-vous, dans une aimable confusion, toutes les richesses du prisonnier.

- « Monsieur l'aumônier, on vous demande.
- Voilà, voilà, j'arrive ».

Les jambes fléchissent, le torse s'incline et notre aumônier quittant ses hauteurs sort de la pénombre. Un bon sourire sur les lèvres, il prend possession des ses appartements dont il nous fait les honneurs : « soyez les bienvenus, chers messieurs ». On se sent tout de suite en confiance dans cette atmosphère de chaude hospitalité à laquelle il ne parait manquer que l'aide précieuse d'un vieux vin de bourgogne. Il semble que notre hôte qui se souvient des vertus de son terroir soit tenté de nous l'offrir. Bah, ce sera pour plus tard !
Aumônier du camp, chef de toute une communauté spirituelle où il faut faire montre d'une autorité à la fois bienveillante et ferme, on dirait que ce poste a été créé pour **monsieur LANIET**. Il y déploie une activité aux cent visages, sachant conserver en toute circonstance cette amabilité de bon aloi qui lui fait décerner l'éloge ici le plus significatif –qu'il me le pardonne- : « c'est un chic type ». Le bonnet de police bleu (pas tellement loin du violet ce bleu) à la petite croix dorée, tout le monde l'a vu circuler maintenant de ci de là dans le camp et même hors du camp. C'est sous son égide, insensiblement, que s'est édifiée débordant le cadre du « séminaire » toute une vie chrétienne aux manifestations si touchantes dans leur ardente simplicité.

- « Vous n'auriez pas par hasard pour notre ami, monsieur l'aumônier, un livre d'histoire ?
- Un livre d'histoire, ô pas par hasard, mais comment donc, vous vous intéressez à l'histoire ; comme je vous comprends. Voyons, que désirez-vous ? Tenez, j'ai là un **Pierre de NOLHAC.** Naturellement vous aimez **Pierre de NOLHAC**. Je m'en doutais ; vous avez bon goût. Emportez-moi ça, vous m'en direz des nouvelles. Ce que je préfère ? quelle époque ? ce que je préfère.. et bien… ne croyez pas tout le mal qu'on a pu dire de **Louis XV.** C'est un de nos plus grands rois. Vous savez d'ailleurs que les travaux les plus récents le réhabilitent nettement. Quant à **madame de POMPADOUR**, n'oubliez pas qu'elle demeure malgré tout comme une de nos courtisanes les plus sympathiques. »

L'histoire, vous venez de toucher la corde sensible. C'est que monsieur l'aumônier est professeur d'histoire et qu'il n'oublie pas volontiers cette qualité. Il l'aime comme un collectionneur aime sa collection, avec tendresse, avec piété, avec passion, aussi. Sans cesse il l'explore, l'étudie, la sonde, sans cesse il y découvre de nouveaux charmes qui font ici le régal des auditeurs de notre « université ».

Mais soyons discrets, c'est l'heure bénie de la soupe. D'une marmite mystérieuse sur la table, s'échappe un fumet exquis. Laissons monsieur l'aumônier, pour réparer ses forces, goûter à une cuisine qu'il sait encore mieux déguster que préparer.

TYPHUS
LE FLEAU DE L'EST

Ancestrami

20 MILLIONS D'EUROPEENS SONT MORT DU TYPHUS PENDANT LA GUERRE DE 1914-1918

Une grande exposition vient d'avoir lieu à **Cracovie**, mettant en garde la population de la ville contre cette terrible calamité qui de tous temps dévasta la partie Est de l'Europe. Les médecins du stalag, invités par les autorités allemandes à la visiter, ont pu se rendre compte des efforts entrepris par le Reich pour lutter contre ce fléau. D'immenses panneaux illustrant la marche de l'infection, des dioramas montrant les meilleurs moyens de protection. En fin des dispositifs électriques actionnant des disques en allemand et en polonais et donnant de petites conférences sur la maladie, tout était mis en œuvre pour frapper l'imagination des visiteurs ;
C'est un savant français **Charles NICOLLE** à qui revient le mérite d'avoir découvert le mode de propagation du typhus. Celui-ci se transmet uniquement par les poux.

Supprimez les poux, tout danger d'épidémie est écarté.

Il existe actuellement une vaccination contre le typhus, mais la technique employée ne permet pas la production massive du vaccin nécessaire pour un gros effectif. Aussi, le seul moyen de lutte à notre disposition et le plus efficace, reste la destruction des poux.

Un individu peut être naturellement immunisé contre le typhus, mais porter et semer des poux qui seront mortels pour ses voisins.
Entre la pénétration du germe dans l'organisme et le début de la maladie, il s'écoule une dizaine de jours ; entre le début de la maladie et son diagnostic, cinq ou six jours. Songez au chemin que peut parcourir une épidémie en quinze jours, avant que l'alarme ne soit donnée.
C'est donc continuellement que des mesures de prophylaxie doivent être prises. Dans notre camp ces mesures sont réduites au minimum pour un maximum de sécurité :
Lavez-vous le plus souvent possible, portez du linge propre.
Dès que vous apercevrez des poux, signalez-le aux infirmiers ; passez tous vos objets personnels, vêtements et couchage à la désinfection. Nettoyez soigneusement votre baraque, car le pou peut très bien tomber à terre. Dans un camp, si un cas de typhus se déclare, tous les prisonniers sont atteints ; dans un camp propre, l'infection peut être jugulée dès son apparition. En cas d'épidémie, la mortalité oscille entre 20 et 60%.
Notre stalag est relativement protégé, grâce au petit nombre d'entrées et de sorties des prisonniers. Le danger le plus à craindre provient des évadés repris, qui se vêtissent de hardes prises n'importe où, et le plus souvent remplies de vermine.

En résumé, un peu de bonne volonté de la part de tous, quelques mesures supplémentaires d'hygiène, et la barrière dressée contre l'épidémie sera infranchissable.

Note communiquée par le service de santé.

SPORTS

Si certains bons esprits ont pu craindre, en arrivant en **Pologne**, que l'inaction finirait par peser lourdement sur nos épaules, le spectacle de notre activité les a rassurés. Dans tous les domaines s'est manifesté dès la première heure notre désir d'agir et de nous dépenser.

Mais c'est peut-être en sport que les résultats les plus tangibles ont été obtenus, les plus rapides en tout cas et c'est dans l'ordre des choses. Il s'agissait pour nos sportifs de tout créer, de tout mettre sur pied. La réussite, brave fille, vint couronner leurs efforts et leur désir.

Ici accordons une mention spéciale au Bloc 1 ; ses locataires partaient fort défavorisés : pour tout stade, ils disposaient d'un terrain vague, compliqué de creux et de bosses. Bientôt, nous vîmes terrassiers, pousseurs de wagonnets, (ainsi que des spécialistes en déraillements) ; marqueurs et dessinateurs rivaliser d'un beau zèle. En dernière heure même, de hautes personnalités du bloc apportèrent leur aide, si bien qu'en quelques semaines un stade sortit du sable : le stade **JEP PASCOT**. Ceinturé d'une élégante piste et qui jette alentour une note de coquetterie appréciée de tous.

Malgré tout ce travail, les sportifs de ce bloc n'attendirent pas l'inauguration de ce terrain pour s'entrainer. En quelques jours, ils préparèrent un terrain de volley-ball où se rencontrèrent au cours de matchs souvent intéressants, de nombreuses équipes. Celles des instituteurs et des Belges se distinguèrent ainsi que les joueurs **NAUD** et **BAUDOT**. Les gymnastes et leur côté, ne perdaient pas leur temps ; dirigés et conseillés par **VICTOR** et **OTTEN**, ils donnèrent avec le concours des scouts, quelques séances récréatives de premier choix.
Après eux, ce furent les joueurs de basket-ball qui, ayant terminé un joli terrain gazonné, attirèrent connaisseurs et profanes. Ils purent applaudir aux victoires de la baraque 24 et de l'équipe du Nord, aux exploits des **GILLIS**, **DAIX** et autres.

Enfin **le 4 octobre**, jour d'inauguration du stade, marque l'ouverture de la saison de football et de rugby, éléments de choix au programme sportif. En football, malgré l'abandon de la formule du championnat, les joueurs s'entrainèrent et des équipes telles que les « **FANAS** » ou les « **DOGUES** » parurent assez complètes. Cependant joueurs et spectateurs reportèrent tout leur intérêt sur la coupe qui réunissait 9 équipes régionales. Cette épreuve captivante aux résultats sans appel, permit à l'Ouest (A) de remporter le trophée après une belle finale disputée contre l'équipe du Nord. De plus, en matchs inter-blocs, son équipe sélectionnée fit mieux que se défendre et obtint deux matchs nuls devant l'équipe du Bloc 2 ; elle ne fut **battue** que par 2 à 1 au Bloc 3. Dans cette équipe, bien composée par le dévoué **VANDEWIELE** brillèrent particulièrement **Le MOENE**, **JUMAIN**, **DAZIN**, **SARRAZIN**, **JUGAN** et **NAUD** quand il joua demi.
Les amateurs du ballon ovale ne se montrèrent pas moins actifs. Moins nombreux, ils réussirent cependant à former deux équipes où brillèrent tout particulièrement **CABARET**, **FAUCON** et **PALLAT**. Le « TREIZE » premier réussit quelques très belles sorties devant les équipes des Blocs 2 et 3.

Au bloc 2, l'activité sportive ne fut pas moins brillante. Le volley-ball, sous l'impulsion de **THOMAS**, président de cette section, débuta dès les premiers jours. Qui se souvient encore du filet, tendu entre deux baraques ? Deux compétitions mirent aux prises de nombreuses équipes, formées librement d'abord, puis dans chaque amicale régionale.

L'expression « **SPORT ROI** » consacrée au football est pleinement justifiée au Bloc 2. Depuis le **15 août**, nous avons vu évoluer sur notre petit terrain 16 équipes qui se sont disputé la coupe et les championnats devant un nombreux public. L'équipe de Lorraine, très homogène, entraînée par **GUIDAT**, a triomphé en coupe des Parisiens chez qui les trois « **CAPES** » du bloc : **TOMAZOVER**, **DESMET** et **LECAUCHOIS** ne suffirent à forcer la victoire ; en championnat de 1ère série, l'équipe d'Afrique du Nord-Provence a gagné ses

matchs sans être inquiétée. Le brio de **HANN** dans les buts y est pour quelque chose mais les « à toi, à moi » de **LABBE**, « la balle à l'homme démarqué » de **FARCY** font la joie des spectateurs. Nous trouvons ensuite la Bretagne avec **PERROT**, **PAINOT** et **FACQUE**, la Lorraine, Paris, la courageuse équipe belge avec **COLLARD**, **KEIL**, **MARTIN** puis Flandre-Artois avec **BARIN**, **HONNART**, **SELESLAGH**, et enfin Normandie-Picardie à qui le brio du sympathique **GAMARD** n'a pu éviter la dernière place en championnat 2ème série. La lutte fut très sévère : quatre équipes terminèrent à un point d'écart. Il fallut jouer le dernier match gagné par l'équipe Flandre-Artois sur celle de Bretagne pour avoir le vainqueur. Les Normands avaient perdu le titre en se faisant battre par les belges alors que l'U.S. des Bonnes Volontés, après un début difficile, se retrouvait dans ses derniers matchs. Après ces quatre équipes, la Belgique, la Lorraine, Paris et l'Afrique du Nord-Provence terminent devant l'équipe du XVII B dont la suite de revers n'a jamais atteint le moral.

Comparons maintenant les résultats de ces deux championnats et nous verrons que la Bretagne mise à part, les premiers de l'un sont les derniers de l'autre et réciproquement. Que faut-il en déduire ? Peut-être des équipes telles que Flandre-Artois et Normandie-Picardie, possédant de bonnes réserves, ont-elles essayé trop de joueurs en première, d'où leur manque de cohésion.

Dans les matchs disputés contre les autres blocs, les équipes sélectionnées n'ont pas encore été vaincues ce qui en dit long sur la classe de nos vedettes.
La section du « bouillant **SUZO** », le rugby, nous présenta deux équipes bien emmenées, l'une par l'élégant **DELQUE**, l'autre par le maitre des sports **AUSSEIL**. Ces sélections obtinrent de beaux résultats contre les Blocs 1 et 3.

Dans les autres sports, peu de résultats à signaler ; mentionnons pourtant la création d'un joli terrain de basket où l'on vit peu de chose étant donné le mauvais temps ; cependant les joueurs du Bloc 3 donnèrent une belle démonstration de ce jeu devant les hommes de **BETOURNEZ**. Les escrimeurs, de leur côté, firent preuve de bonne volonté mais le manque de matériel empêcha le grand maître **NUGUE** de nous présenter ses champions **FOUILLOUD** et **MOUTON**.

Au Bloc 3, dernier formé, le sport ne put se manifester que tardivement ; on y trouve pourtant dans tous les domaines d'excellentes individualités. Les équipes de ce bloc : rugby, football, basket, obtinrent de bons résultats et montrèrent un progrès continu. Tous les sportifs de ce camp connaissent aujourd'hui **DURAND**, **ANGLADE**, **LAURENT**, **MARSILI** et autres.

Puisse cet exposé limité de ces diverses activités indiquer au lecteur combien nos sportifs prirent leur tâche à cœur. Maintenant leur forme, ils offrirent également à tous leurs camarades de nombreuses heures de distraction et contribuèrent ainsi largement à maintenir dans ce camp un bon moral en dépit du pénible sort commun.

Raymond HEYNDRICKX

****

Amicalement
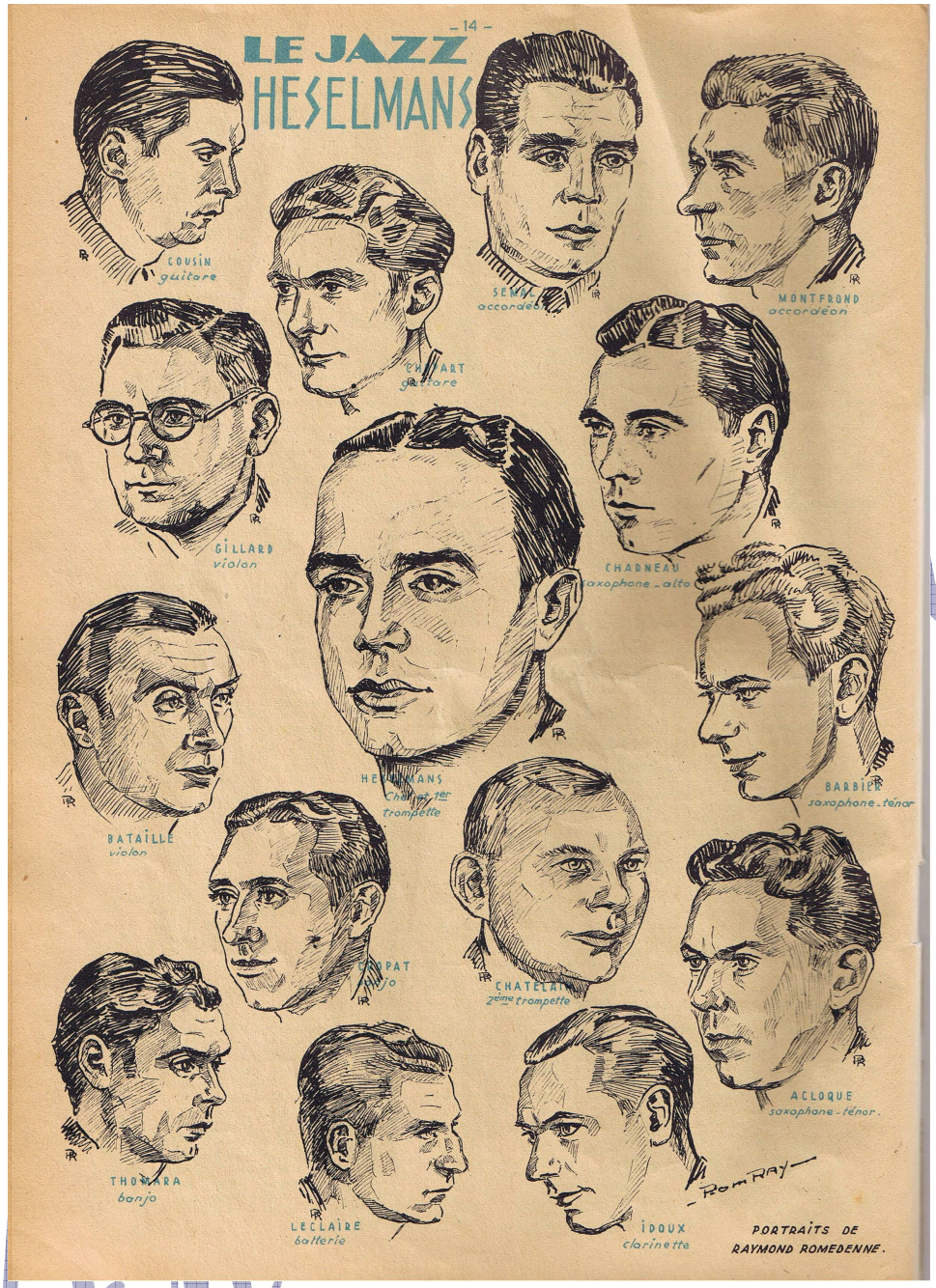
Marie France ROBELIN
Mars 2009

